**Les échanges culturels, intellectuels et formels entre Adorno et *Arguments* (1956-1962)**

Retour sur quelques problèmes de méthode

Notre recherche part d’un triple constat critique à propos de la présence de la pensée de Theodor W. Adorno en France[[1]](#footnote-1). Le premier interroge le lieu commun d’un retard de la réception d’Adorno en France, de l’évidence de difficultés et de résistances à l’œuvre entre le champ intellectuel français et la Théorie critique se développant progressivement dans le giron de ce qui fut nommé dans le courant des années 1950 l’École de Francfort. Si plusieurs conférences sont tenues dans des institutions françaises de recherche et d’enseignement par le philosophe et sociologue francfortois, dont les plus connues sont celles prononcées à la Sorbonne en novembre 1958 et au Collège de France en mars 1961, celles-ci sont le plus souvent considérées comme des dialogues de sourds, comme des querelles inhérentes à la plus haute technicité philosophique (entre hégélianisme et critique de l’ontologie heideggérienne), voire comme des *hapax* dans l’histoire des idées et des échanges culturels franco-allemands. Dans la directe remise en question de ce postulat s’est définie la nécessité d’une recherche archivistique mettant au jour une série de relations effectives entre Adorno et de nombreux intellectuels évoluant à Paris, qui agirent communément comme des figures majeures d’une pensée critique française et qui furent en dialogue constant avec la tradition allemande. On évoquera notamment, parmi de nombreux interlocuteurs d’Adorno, Lucien Goldmann, Georges Friedmann, Edgar Morin, Kostas Axelos, Jean Duvignaud, René Leibowitz, Robert Minder, Karl Löwith, Raymond Aron ou encore Samuel Beckett[[2]](#footnote-2) – pour ne citer ici que des figures périphériques à la vie de la revue *Arguments*, l’un des premiers organes de diffusion de la pensée adornienne. Enfin, le troisième constat critique part d’une volonté d’insuffler une dynamique rhétorique et discursive au champ des transferts et des échanges culturels. Comme on aura l’occasion d’y revenir dans le cadre des relances méthodologiques de la recherche, il est apparu nécessaire de questionner la discursivité propre à un état du champ intellectuel français en tant que cette discursivité porte les marques d’un échange culturel profond, souvent tacite et implicite, avec une pensée étrangère, en l’occurrence allemande.

Le propos est structuré en deux temps : il sera d’abord question de mettre au jour les apports de la recherche d’une part aux transferts culturels et d’autre part à l’analyse du discours pour ensuite exposer les limites du parti pris adopté. La nécessité d’une analyse sociodiscursive des textes, de leur dimension dialoguée et de leur ancrage historique et épistémologique dans un même ordre du discours amènera au développement de premiers constats empiriques. Dans le prolongement de ce premier geste, il sera nécessaire de poser un ensemble de réflexions permettant de pallier plusieurs lacunes inhérentes à l’approche, qui comporte *de facto* des biais liés à la volonté de s’inscrire à la fois dans une perspective interdisciplinaire, indisciplinaire, et dans un cadre précis, celui de l’analyse sociodiscursive et rhétorique de la production intellectuelle. On interrogera d’abord le rapport de cette approche discursive aux notions de *champ intellectuel* et d’*espace national* pour ensuite faire porter l’attention sur l’idée d’une rhétorique de la production intellectuelle et des échanges culturels qui prendrait en considération le *discours littéraire* comme lieu d’une mise en tension, d’une expérimentation, des formes du savoir en circulation. Ces formes seraient prises – c’est là l’une des hypothèses centrales de nos recherches sur la réception d’Adorno en France – dans un processus de démystification et de fragmentation des formes de la raison, et ce sous l’impulsion du dialogue entre les argumentistes et l’École de Francfort. Pour comprendre cette hypothèse, seront mentionnés et étudiés les commentaires que réalisent conjointement Adorno et la revue *Arguments* à propos d’une histoire littéraire française large, allant de Sade à Beckett en passant par Balzac, Proust et les surréalistes. Enfin, ce travail aboutira, en guise de relance (point 3), sur des réflexions interrogeant, d’une part, le rapport problématique de la démarche aux concepts d’*influence*, de *ressemblance rhétorique* et de *généalogie* et, d’autre part, l’importance d’une prise en considération d’un *corpus test* permettant de mettre au jour la particularité d’une *formation discursive* propre à l’échange Adorno/*Arguments*.

1. **Repenser les notions de champ intellectuel et d’espace national**

La démarche méthodologique, si elle assume d’emblée un point de vue immanent aux formes de la production intellectuelle des décennies 1950-1960, part d’une volonté de considérer le plus largement possible les différents acteurs de la réception française d’Adorno. Pour ce faire, aucune sélection *a priori* n’a été opérée dans le choix des discours et des acteurs, ce qui justifie une première qualification et une première prise en considération du *champ intellectuel français*. Le choix s’est réalisé de la façon la plus empirique possible, c’est-à-dire à partir d’une recherche dans les *Adorno Archiv* et dans une étude des différents lieux institutionnels et éditoriaux au sein desquels Adorno est intervenu et a publié ses premiers textes français. Un premier constat s’est rapidement imposé, à savoir celui d’une juxtaposition des lieux institutionnels invitant Adorno à la fin des années 1950 et au début des années 1960 (CNRS, Sorbonne, EPHE, Collège de France), des collectifs éditant ses premières traductions (*Diogène*, *Arguments*, *Allemagne d’aujourd’hui*, *Communications*)et des individualités correspondant avec lui durant ces années.

En guise de synthèse introductive, on rappellera qu’Adorno publie l’un de ses premiers textes, « Le vieillissement de la musique moderne », dans la revue *Diogène* en 1956, article introduit par un commentaire de Fred Goldbeck, avant qu’*Arguments* ne fasse paraître en 1959 « Hegel et le contenu de l’expérience », des extraits de la *Dialektik der Aufklärung* et des *Minima Moralia*, le tout précédé d’une introduction de Kostas Axelos, et en 1960 « Musique et technique, aujourd’hui ». Avant cela, le nom d’Adorno a été introduit en France par le musicologue René Leibowitz, dans plusieurs articles parus dans *Les Temps Modernes* et consacrés à la *Neue Musik* développée par l’école de Schoenberg[[3]](#footnote-3). Lucien Goldmann avait préalablement réalisé une introduction de la philosophie d’Adorno dans la revue *Allemagne d’aujourd’hui* en 1957, tandis que celui-ci avait prononcé deux cycles majeurs de conférences : le premier, tenu à la Sorbonne et au CNRS en novembre 1958 grâce aux sollicitations de Georges Friedmann[[4]](#footnote-4), Jean Stoetzel[[5]](#footnote-5), Kostas Axelos[[6]](#footnote-6) et Lucien Goldmann[[7]](#footnote-7), cycle qui est constitué de cinq conférences portant respectivement sur la notion d’expérience dans la philosophie de Hegel, sur le rapport entre sciences sociales et recherches empiriques, sur la sociologie de la musique, sur la personnalité autoritaire et enfin sur la conscience politique et sociale en Allemagne (soit un panorama presque complet, somme toute très synthétique, de son œuvre). Le second cycle de conférences, tenu cette fois au Collège de France en mars 1961 sous l’impulsion de Robert Minder[[8]](#footnote-8), est essentiellement consacré à une critique en trois temps de l’ontologie heideggérienne et au projet d’une dialectique négative – le titre des conférences, traduites par la poète surréaliste Gabrielle Wittkop-Ménardeau et relues par Adorno, sont « Le besoin ontologique », « Être et existence » et « Vers une dialectique négative ». Enfin, la première monographie d’Adorno traduite en français est *La Philosophie de la nouvelle musique*, parue en 1962 chez Gallimard. On constate d’emblée, outre le fait que les personnes sollicitant Adorno sont liées, plus ou moins fortement, à *Arguments*, que cette temporalité correspond strictement à la vie de la revue, publiée de 1956 à 1962.

La singularité de la fraction marginale du champ intellectuel français portant un intérêt pour l’œuvre d’Adorno a amené à une première nuance du point de vue sociologique et national. En effet, des intellectuels tels que Goldmann, Friedmann, Axelos, Minder, Morin, Leibowitz et Beckett sont tous des figures transnationales et, pour la plupart, des spécialistes d’œuvres étrangères (Kant, Marx, Lukács, Schoenberg, Heidegger, etc.). Ils constituent déjà, par leur trajectoire individuelle et leur formation théorique, une déterritorialisation de l’espace géographique et intellectuel français. Pour sa part, Adorno, né d’une mère franco-allemande et entouré d’érudits francophiles dès les années de formation – que l’on pense sommairement à Agathe et Maria Adorno[[9]](#footnote-9), à Walter Benjamin[[10]](#footnote-10) et à Siegfried Kracauer[[11]](#footnote-11) –, ne cessera de porter son attention sur les œuvres de la culture française. S’il est nécessaire d’écarter le qualificatif de « dissident » à propos d’Adorno, qui n’adhéra jamais à aucune orthodoxie ni à aucune école restrictive, on peut cependant relever un point commun réunissant ces penseurs, à savoir leur marginalité disciplinaire et géographique – pour ne pas parler, pour certains, de clandestinité, rendue nécessaire par leur opposition politique au nazisme. Ayant tous connu l’exil ou l’émigration, ils forment en un sens une communauté mobile et périphérique d’individualités qui ont su, au cours des années, s’affirmer comme des figures dominantes, mais non moins subversives et marginales, de la culture européenne. Comme le relève justement Detlev Claussen dans sa biographie d’Adorno, celui-ci se concevait comme un « fugitif »[[12]](#footnote-12) au sein de l’espace international, très souvent confronté aux risques de la marginalité disciplinaire et institutionnelle, ce qui renforce encore l’idée d’une *dissidence* propre aux différents intellectuels en contact. Cette conscience, à la fois pessimiste et lucide, amène le philosophe à se penser comme étant aux marges d’une société qui tend à rejeter l’altérité radicale, altérité qui le rapproche paradoxalement d’autres individus positionnés aux marges de leurs propres espaces.

Porter son regard sur les échanges culturels entre un intellectuel allemand et un groupe d’auteurs évoluant conjointement à Paris, lieu *a priori* le plus emblématique de l’institution du champ intellectuel français, permet de repenser cette dernière catégorie en en décloisonnant les frontières (nationales et institutionnelles). En effet, l’idée d’*altérité culturelle* se voit mise au centre de l’attention dès lors que l’on analyse les contacts à l’œuvre aux marges de ce champ, dont les caractéristiques propres se voient redéfinies à l’aune des interférences qui s’y jouent. Ainsi, nous avons montré dans *Adorno en France* en quoi l’émergence du structuralisme, de l’étude des informations et communications de masse, de la sociologie du travail, du quotidien et de la culture ou encore d’une avant-garde littéraire telle que le Nouveau Roman gagnait à être comprise en prenant en considération l’échange culturel entre Adorno et les argumentistes, c’est-à-dire en déterritorialisant les notions de champ disciplinaire et d’espace national. Cette double déterritorialisation est d’ailleurs au cœur du projet de la revue *Arguments* qui,dès sa création et jusqu’à son autodissolution, assume une perspective internationale et indisciplinaire. Si Adorno ne peut évidemment être intégré au fonctionnement institutionnel français, dont la logique est bien hétérogène par rapport à la singularité institutionnelle de Francfort, on remarque toutefois que la focalisation sur la manière dont son œuvre a provoqué des points de frictions, des résistances mais aussi des créations originales rend possible une compréhension renouvelée des productions françaises elles-mêmes, à l’aune de la réception progressive d’une pensée étrangère mais non moins prolifique – réception corrélée d’ailleurs à celle d’autres proches du philosophe francfortois, dont Lukács, Mannheim et Marcuse. C’est donc davantage d’un éclatement de l’idée de champ intellectuel et de ses sous-champs qu’il s’agit que d’une intégration d’un auteur étranger à ceux-ci. Nous allons directement revenir sur l’ancrage disciplinaire et institutionnel des interlocuteurs d’Adorno et sur la nécessité d’appréhender leurs productions à partir d’une analyse fine de leur soubassement rhétorique et sociodiscursif.

1. **Rhétorique de l’échange et échange rhétorique**

L’orientation méthodologique de notre travail est principalement axée autour de l’analyse du discours et de la rhétorique des idées, alliant les perspectives argumentatives, rhétoriques et énonciatives à un regard socio-historique, c’est-à-dire soucieux de comprendre la production culturelle comme le résultat d’un contexte épistémique et discursif précis. Dans ce cadre, et dans la mise à mal de la croyance en un cloisonnement disciplinaire strict au sein du champ intellectuel, le discours littéraire a été pris en considération, en tant qu’il est, d’une part, le lieu d’une intense exégèse critique de la part des auteurs considérés et, d’autre part, l’espace d’expression privilégié d’une théorie critique interrogeant, dévoilant et transformant les formes dominantes de la représentation, de la perception et de l’expression du monde social d’où il émerge. En fonctionnant comme une antichambre de l’expérimentation rhétorique du dialogue Adorno/*Arguments*, une certaine production romanesque constitue l’imaginaire culturel commun des acteurs en présence et forme le lieu d’innovations et de reproductions formelles significatives d’une culture partagée. Avant de s’y attarder, on relèvera plusieurs constats rhétoriques opérés grâce à l’analyse conjointe des œuvres adorniennes et argumentistes.

En appréhendant les productions intellectuelles comme étant le résultat d’un contexte discursif commun plus global, l’analyse des productions d’Adorno et *Arguments* a mis au jour plusieurs récurrences formelles, notamment des *formules* au sens d’Alice Krieg-Planque[[13]](#footnote-13) (les plus fréquentes sont les formules relatives aux notions de « totalité fragmentée » ou de « totalité fragmentaire »), des métaphores constituant une *métaphorologie* voire une *tropologie* selon le postulat de Hans Blumenberg repris par Marc Angenot[[14]](#footnote-14) (la métaphore du « voile » se déchirant sous l’action d’une philosophie critique et dialectique agissant comme « pénétration » dans le monde social est la plus fréquente), ainsi que des *structures phraséologiques* récurrentes au sens qu’a donné Dominique Legallois à cette notion[[15]](#footnote-15) (la redéfinition par prédication attributive et négative des catégories sociales ontologisées et naturalisées constitue une constance de ce discours démystificateur). Ces récurrences formelles, inscrites dans des rhétoriques particularisant un discours socio-philosophique sur la civilisation contemporaine, sont représentatives de logiques argumentatives communes aux différents auteurs (inscrits dans une même formation discursive).

C’est en ce sens qu’on a pu mettre au jour une série de structures répétitives du discours argumentiste autour de l’idée d’une critique immanente, propre à la dialectique adornienne. En effet, sous l’impulsion de l’idée de la *Dialektik der Aufklärung* d’un retournement de la raison contre elle-même en même temps que d’une nécessité de penser la critique de la raison au travers des outils d’une raison bien comprise, le discours argumentiste développe des traits rhétoriques traduisant cette idée d’une critique immanente et d’une dialectique négative. C’est le cas notamment, chez Morin, Axelos, Friedmann et Goldmann, de la métaphore des branches de l’arbre hostiles à lui-même, des argumentations parodiant les idées de division, de bureaucratisation et de rationalisation sociales, de l’image du foyer incendiaire de la civilisation provoquant sa propre destruction ou encore des figures ambivalentes de l’industrie culturelle (conçue comme « désert civilisé »[[16]](#footnote-16)), figures à la fois stéréotypées et super-individualisées (stars, olympiens et vedettes). Ces figures et ces structures rhétoriques viennent compléter la métaphorologie, les formules et les phraséologies exposées dans le paragraphe précédent, sans toutefois forcer le trait d’un discours inscrit dans une longue tradition philosophique marxisante et hégélianisante, et dans l’héritage d’une théorie sociale du capitalisme industrialisé et consumériste. La triple composante de la Théorie critique adornienne – dialectique, négative et immanente –, qui se particularisera dans le dialogue avec *Arguments*, se fonde sur l’idée que les forces de dépassement de la société rationalisée et des modes de pensée qui la définissent et la subvertissent trouvent leur origine dans une prise de conscience de leurs propres contradictions. Ces contradictions, pour être dépassées, doivent nier un état des choses par la critique immanente de leurs structures, suivant un mouvement de dépassement (*Aufhebung*). Ce mouvement puise sa force dialectique dans les contradictions d’une conjoncture historique et sa positivité réside dans une négation fondée dans l’immanence des formes sociales dégradées.

Bien entendu, il ne faut nullement sur-interpréter ce qui pourrait être analysé comme de simples ressemblances ou analogies entre pensées mais plutôt déterminer la manière dont ces différentes productions intellectuelles s’inscrivent dans un même contexte discursif et épistémique, dans un même échange dialogué marqué par la présence de la Théorie critique francfortoise dans le discours argumentiste. En effet, ces traits formels se voient accentués précisément là où s’opèrent des discussions sur des thématiques relevant d’un terrain discursif commun : critique de la société technicienne, violence inhérente au modèle industriel, sérialité des modes de production culturelle, rôle de la raison organisatrice, critique artistique, etc. S’il est évidemment question d’étudier une réception attestée d’Adorno au sein d’*Arguments* (articles, commentaires, traductions et correspondances), il est également nécessaire de comprendre la manière dont un contexte sociodiscursif a rendu possible, par la délimitation d’une formation discursive hétérodoxe commune, la pénétration d’un discours subissant par ailleurs de nombreuses résistances en raison de ses présupposés philosophiques et de sa radicalité critique. L’une des résistances majeures se cristallise dans la radicalité philosophique du propos adornien, que l’on peut situer à la croisée d’un dépassement de la dialectique hégélienne et d’un rejet intégral des fondements de l’ontologie heideggérienne. Cette dernière est fort présente dans l’espace français des décennies 1950-1960 (que l’on pense à l’existentialisme sartrien ou aux courants phénoménologiques subissant la double influence husserlienne-heideggérienne), ce qui constitue un obstacle indéniable pour la réception de l’École de Francfort en France. En outre, la technicité philosophique de son hégélianisme, son érudition musicologique et son constant croisement entre théorie sociale et conceptualisation philosophique constituent Adorno comme une figure assez exotique par rapport au paysage disciplinaire français. L’extrême hétérogénéité et le non dogmatisme d’*Arguments* ont toutefois rendu possible l’émergence d’un premier dialogue complexe avec cette pensée plurielle.

Cette idée d’une critique immanente, dialectique et négative trouve par ailleurs à s’exprimer dans un « mouvement »[[17]](#footnote-17) littéraire captant l’attention des intellectuels étudiés, à savoir le Nouveau Roman. Qu’il s’agisse des phraséologies de la négation chez Samuel Beckett, de l’objectalité chosale subvertissant la conception abstraite de l’Individu bourgeois chez Alain Robbe-Grillet ou encore des tropes relatifs à l’interrelation organique des corps et du monde sensible chez Claude Simon[[18]](#footnote-18), ce mouvement défini par la négative constitue en quelque sorte la matérialisation formelle de l’*Ideologiekritik* inhérente au projet philosophique de la pensée critique argumentiste-adornienne. La sociabilité réunissant ces romanciers et leurs critiques autour des Éditions de Minuit (éditeur de la revue puis de la collection *Arguments*) participe au rapprochement de rhétoriques, certes extrêmement hétérogènes, mais porteuses d’une même conception de la négativité et marquées par un contexte sociodiscursif et épistémique propre, celui de la fin des années 1950et du début des années 1960. Ce contexte de chamboulement théorique et disciplinaire se situe au carrefour d’une rupture avec la critique littéraire traditionnelle au profit d’une sociologie de la littérature (avec Goldmann, Lukács puis, plus tard, Bourdieu), d’une émergence du structuralisme (atour de Lévi-Strauss, Barthes, Althusser et Goldmann), d’une critique immanente de la phénoménologie (Merleau-Ponty, Levinas) et d’une hétérodoxie marxisante (Axelos, Rubel et Althusser), à la fois antibourgeoise et antistalinienne, analysant l’émergence d’un nouveau modèle social, celui de l’industrie culturelle consumériste et de la communication massifiée (chez Morin, Barthes, Friedmann et Lefebvre). La figure de Barthes est bien entendu centrale en ce qu’elle opère un pont entre ces radicalités théoriques et la radicalité formelle et narratologique du Nouveau Roman. Les rapports entre ces ruptures théoriques et ces innovations romanesques ont été notamment mis en lumière par Adorno dans ses *Notes sur la littérature* (1958-1965), par Goldmann dans son article sur « La réification » (1958) et par Jean Duvignaud, Robert Pingaud et Roland Barthes dans le sixième numéro d’*Arguments* (1958) consacré au roman contemporain et se focalisant entre autres sur les œuvres de Robbe-Grillet, Cayrol et Sarraute. Le Nouveau Roman des années 1950, en déconstruisant les codes de représentation et d’expression de la littérature dite bourgeoise, insuffle une dynamique critique permettant de penser une esthétique qui rompe avec l’individu comme catégorie abstraite dominante, avec l’idée de causalité temporelle et factuelle, avec la notion de fable ou encore avec la fonction du détail réaliste dans l’économie du roman. Tous ces éléments constituent autant de thématiques chères à la Théorie critique adornienne et à la pensée critique de la revue *Arguments*. La cohabitation, aux Éditions de Minuit, du Nouveau Roman et de la revue puis de la collection *Arguments* a favorisé la constitution d’une sociabilité et d’un esprit propices à la déconstruction théorique et formelle, dans un déplacement et une synthèse des avancées les plus récentes dans le champ de la production intellectuelle – structuralisme, informations et communications de masse, critique immanente de la phénoménologie, hétérodoxie marxisante, sociologie de la littérature et déconstruction des codes romanesques avec le Nouveau Roman. En venant interférer à l’intérieur de cet espace éditorial et intellectuel, Adorno participe, par sa radicalité théorique et son hétérodoxie, à ces déplacements.

1. **Problématiques de l’influentialisme et de la contingence des ressemblances**

Il faut maintenant revenir sur une critique essentielle formulée à l’encontre de cette approche (notamment par Gérard Raulet), à savoir la mise au jour d’« analogies stylistiques » (notion vague et peu scientifique) qui ne confronteraient pas terme à terme, texte à texte, des pensées formant ce que l’on a appelé à la suite de Michel Foucault et Michel Pêcheux, une *formation discursive*. Cette notion, dont la généralité est un défaut évident, permet toutefois de penser l’inscription des productions dans un espace discursif collectif traversé par des idéologèmes convergents, déterminé par des médiations historiques et sociales communes et constitué par une scénographie conflictuelle et polémique propre. La formation discursive permet dès lors de penser la polyphonie et l’hétérogénéité énonciative inhérentes à un contexte sociodiscursif en étudiant les traces de ce dialogisme. L’analyse du discours, dans son acception large intégrant une rhétorique des idées, permet de mettre au jour, outre les mentions explicites des œuvres et des auteurs étrangers, les marques implicites d’une rhétorique collective et dialogique. Cette démarche sociodiscursive met ainsi au jour, au sein d’une même formation discursive, les emprunts conceptuels communs (notamment les notions de réification, de totalité fragmentée et de miroir déformant héritées de la critique lukácsienne), les obsessions discursives (la critique du dogmatisme idéologique, la dénonciation de la bureaucratie, l’analyse de l’industrie culturelle et le rapport entre l’Être et la conscience du monde) ainsi que les référents disciplinaires parallèlement interrogés (qu’il s’agisse des sociologies de Comte, Durkheim et Weber, des phénoménologies de Husserl et Heidegger ou encore des dialectiques de Hegel et de Marx).

Ceci étant posé, un problème méthodologique se pose à propos de l’idée d’une *singularité* de la formation discursive constituée autour d’*Arguments* par rapport à l’ensemble des discours qui seraient représentatifs du champ intellectuel. En outre, cette démarche ne permet pas de lever l’ambiguïté à l’œuvre entre une *réception* réelle de la pensée d’Adorno en France et une *parenté* propre à un terreau intellectuel plus ou moins similaire. Il nous semble que cette double critique est d’abord à nuancer avant que la démarche ne soit amendée. Premièrement, un travail important portant sur les réceptions effectives d’Adorno en France a été préalablement opéré et a constitué le soubassement des observations et des analyses rhétoriques développées au cours de la recherche. Celles-ci se fondent donc sur l’effectivité de rapport épistolaires, de publications, de traductions et de commentaires divers amenant ensuite à une recherche des *traces* implicites (conjointement aux mentions explicites) démontrant le caractère dialogué, interdiscursif, des productions intellectuelles considérées. Deuxièmement, notre approche opère justement un dépassement de l’idée de singularité et d’analogie au profit d’une prise en compte des logiques répétitives, inconscientes et collectives du discours argumentiste, pris à l’intersection de plusieurs héritages disciplinaires, géographiques et idéologiques avec lesquels il interfère. L’ancrage des intellectuels considérés dans une collectivité qui les définit, les contraint et les régit permet de sortir du mythe de l’individualité créatrice, singulière et géniale. En étant historiquement situées dans un contexte et une conjoncture propres, leurs pensées se voient justement prises dans des déterminations dont il est possible d’analyser le cadre rhétorique, du moins un ensemble de traits spécifiques à une *épistémè* sociohistorique. Enfin, troisièmement, la problématique de la différence du code linguistique empêche de fonctionner suivant une analyse terme à terme des productions. En effet, le processus de traduction et de déplacement créatifs est un élément essentiel de la logique d’échange qui se noue entre deux collectivités, dont chacune déplace et dépasse l’héritage (c’est peut-être seulement en ce sens que la notion de singularité trouve sa pertinence).

Afin de répondre aux biais qui viennent d’être mentionnés, il a bien entendu été nécessaire de mobiliser un corpus test, prenant en considération un interdiscours plus large qui permettait d’attester le positionnement (non singulier mais particulier) d’*Arguments* par rapport à d’autres discours et le rôle que joue l’échange culturel avec Adorno dans ce positionnement. Nous avons pour ce faire étudié très précisément, en complément de notre *Adorno en France*, les numéros des revues *Critique* et *Les Temps Modernes* des années exactement antérieures à l’échange étudié (1945-1949) afin d’observer ce qui s’y joue d’un point de vue rhétorique, ces deux revues étant des lieux incontournables de la pensée collective du milieu du XXe siècle[[19]](#footnote-19). Il serait nécessaire de compléter ce travail par une étude minutieuse des deux décennies postérieures. Afin de limiter un objet déjà considérable, il serait question de sélectionner un ensemble de productions entrant en dialogue avec les thématiques privilégiées dans *Arguments* et répondant à une discursivité commune, agencée autour de diverses obsessions, exégèses conceptuelles et structures formelles proches. Ceci permettrait d’objectiver les observations critiques et de nuancer l’idée d’une singularité de la revue, dont les réseaux métaphoriques ou les répétitions phraséologiques peuvent résulter d’un contexte discursif commun ou au contraire d’une réaction à un discours dominant dont ils s’écartent.

On formulera pour finir le projet d’une démarche de recherche répondant à l’ambition d’une rhétorique des échanges culturels, qui intégrerait les critiques adressées à notre approche et qui se structurerait en cinq temps. Le premier consiste en une étude, la plus précise et approfondie, des relations attestées entre un intellectuel (ou un groupe d’intellectuels) et plusieurs interlocuteurs évoluant dans un même espace géographique et national. Ce moment doit nécessairement prendre en compte les échanges épistolaires, les contacts directs et les invitations du philosophe hôte. Le deuxième temps consisterait en une étude des échanges et des commentaires au sein même de la sociabilité dialoguant à propos d’une pensée, au sein de séminaires, de conférences ou de comités de revues. Troisièmement, il est nécessaire de considérer les premières traductions publiées ainsi que les commentaires introduisant celles-ci ou présentant la pensée de l’auteur dans des organes de diffusion collectifs (que l’on pense à celles de Goldbeck dans *Preuves*, de Goldmann dans *Allemagne d’aujourd’hui* et d’Axelos dans *Arguments*). Enfin, les quatrième et cinquième temps doivent se penser conjointement et mettre en dialogue, d’une part, les créations portant l’empreinte de la pensée reçue (*Arguments*)et, d’autre part, un corpus test éloigné de celle-ci (*Les Temps Modernes*, *Critique*), mais proche de la formation discursive analysée. La mise au jour de traits rhétoriques exprimant un dialogue avec l’ensemble d’un interdiscours hétérogène pourra dès lors être pensée non comme le résultat fortuit d’influences ou de parentés entre discours, mais comme le fruit d’un processus complexe d’appropriation, de déplacement et de mise à distance critique au sein d’une même formation discursive dialogique et polémique.

**Thomas Franck**  
Université de Liège/Université du Luxembourg

1. Voir Thomas Franck, *Adorno en France. La constellation* Arguments *comme dialogue critique*, Rennes, PUR, coll. « Interférences », 2022 dans la continuité de Thomas Franck, « L’adornisme français des années 1950 », in *Les Cahiers du GRM*, n°12, 2017. [↑](#footnote-ref-1)
2. Toutes les archives concernant les échanges intellectuels et personnels avec ces intellectuels et auteurs sont conservées à l’*IfS* de la Goethe Universität de Francfort et à l’*Akademie der Künste* de Berlin [↑](#footnote-ref-2)
3. Ceci a été étudié dans un article à paraître sous le titre « Une revue tournée vers l’Allemagne (1945-1949) » dans le collectif consacré aux *Temps Modernes* dirigé par Esther Demoulin et Juliette Simont (Les Impressions Nouvelles, 2023). [↑](#footnote-ref-3)
4. Friedmann (1902-1977) est un sociologue du travail et de sa division « en miettes », selon la formule de son célèbre ouvrage traduit par Adorno sous le titre *Grenzen der Arbeitsteilung*. [↑](#footnote-ref-4)
5. Stoetzel (1910-1987) est professeur de sociologie à la Sorbonne et pionnier des sondages d’opinion publique, dans une proximité avec la pratique adornienne de l’enquête. [↑](#footnote-ref-5)
6. Axelos (1924-1910) est un philosophe d’origine grec, nationalisé français, ayant réalisé une thèse de doctorat sur Marx et Héraclite avant d’enseigner la philosophie à la Sorbonne. Il fut l’un des acteurs principaux de la revue *Arguments* et un interlocuteur important d’Adorno dans ce cadre. [↑](#footnote-ref-6)
7. Goldmann (1913-1970) est l’un des pionniers de la sociologie de la littérature, dans une attention remarquable à la philosophie (notamment hégélienne), ce qui le rapproche, sur le plan institutionnel et disciplinaire, d’Adorno dont il était un ami proche. [↑](#footnote-ref-7)
8. Minder (1902-1980) est un germaniste important, professeur au collège de France et organisateur de la revue *Allemagne d’aujourd’hui* dans laquelle une introduction à la philosophie adornienne est publiée en 1957. [↑](#footnote-ref-8)
9. Il s’agit de la mère et de la tante d’Adorno, toutes deux musiciennes talentueuses. [↑](#footnote-ref-9)
10. Benjamin (1892-1940) est un philosophe matérialiste allemand, proche de l’*IfS* d’Adorno et Horkheimer, exilé à Paris sous le nazisme, dont l’œuvre est profondément marquée par cette expérience et par le besoin de puiser dans la culture et la tradition françaises. [↑](#footnote-ref-10)
11. Kracauer (1889-1966) est un ami très intime d’Adorno depuis l’enfance, par ailleurs sociologue, journaliste, critique cinématographique et littéraire. Il s’exile également à Paris durant le nazisme et devient un spécialiste du Paris du Second Empire (grand sujet d’intérêt pour Adorno et Benjamin). [↑](#footnote-ref-11)
12. Detlev Claussen, *Theodor W. Adorno, un des derniers génies*, Paris, Klincksieck, coll. « Critique de la politique », 2019, p. 187. [↑](#footnote-ref-12)
13. Alice Krieg-Planque, *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2009. [↑](#footnote-ref-13)
14. Marc Angenot, *L’Histoire des idées*, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Situations », 2014. [↑](#footnote-ref-14)
15. Voir notamment Dominique Legallois et Agnès Tutin, *Vers une extension du domaine de la phraséologie*, in *Langages*, n°189, 2013. [↑](#footnote-ref-15)
16. Cette formule utilisée par Axelos dans son *Marx penseur de la technique* correspond très bien à la dimension ironique et dialectique du concept de *Kulturindustrie* rappelée par Detlev Claussen dans *ibid.*, p. 184-187. Cette dimension ironique prend en compte le point de vue des partisans de la chose, à la fois soucieux de concurrencer le modèle de l’industrie classique et de faire œuvre de culture. Il faut dans le même temps entendre le terme *culturel* dans le syntagme *industrie culturelle* comme une « culture de l’industrie », c’est-à-dire comme un mode d’appréhension de la réalité prise dans un processus de médiation, celui de l’idée de la division industrielle du travail culturel, tout comme le terme *civilisé* dans *désert civilisé* traduit une « civilisation du désert ». [↑](#footnote-ref-16)
17. À propos du terme *mouvement,* notons que Danielle Bajomée a jadis questionné cette appellation dans le chapitre de sa thèse intitulé « Le Nouveau Roman est-il un mouvement ? » (Danielle Bajomée, *Vingt ans après... Essai de situation du Nouveau Roman*, Thèse de doctorat en Philosophie et Lettres, Liège, Université de Liège, 1973) et que celle-ci, réfutant les qualificatifs de *théorie*, d’*école*, de *groupe* ou de *tendance*, ne rejette pas nettement le terme *mouvement*. Ce dernier terme incarne, selon nous, une collectivité mouvante d’esthétiques, d’œuvres et d’auteurs divers. Nous utilisons donc sciemment le terme *mouvement* avec précaution. Celui-ci symbolise à la fois un flottement et une dynamique (ne figeant pas les œuvres en les réduisant à des étiquettes) : « On ne s’enivre ni ne se désaltère avec des étiquettes de bouteilles » (Paul Valéry, cité in Jean Ricardou, « Le Nouveau Roman existe-t-il ? », in Jean Ricardou et Françoise Van Rossum-Guyon dir., *Nouveau Roman : hier, aujourd’hui*. *Problèmes généraux*, Volume I, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1972, p. 11). [↑](#footnote-ref-17)
18. Nous nous permettons de renvoyer à un article que nous avons consacré au sujet : Thomas Franck, « Dialectique négative du Nouveau Roman », in *Contemporary French and Francophone Studies: Sites*, n°22-3 (*Sense and the Senses*), 2018, p. 309-317. [↑](#footnote-ref-18)
19. Ce travail a donné lieu à la publication de deux articles, « *Critique* allemande. De l’exégèse phénoménologique à sa négation matérialiste », in Sylvie Patron dir., *La revue* Critique, La Fresnaie-Fayel, Otrante, 2021 et « Une revue tournée vers l’Allemagne (1945-1949) », art. cit.

    [↑](#footnote-ref-19)